

L'art cinématographique selon Germaine Dulac

Le cinéma est un œil grand ouvert sur la vie, œil plus puissant que le nôtre et qui voit ce que nous ne voyons pas.

Vérité, subtilité, logique, captation de l'insaisissable : apports indéniables ; le cinéma a bien sa place à lui, place éminente puisqu'il nous enseigne ce que sans lui nous ne saurions pas. Et nous élevant d'une base toute scientifique et toute matérielle nous pouvons échafauder les théories d'un art nouveau, art de l'idée visuelle qui prend ses racines dans la nature, dans la réalité et dans l'impondérable.

Les films conçus dans chaque pays portent leur marque d'origine, ils sont nationaux. Mais nous allons, par-delà les coutumes locales, jusqu'à l'esprit, jusqu'à l'âme car la cinéma, avec ses histoires souvent puérides et qui nous font hausser les épaules, a fait ce travail merveilleux de tendre notre esprit vers ce qui est humain, de nous apprendre à contempler les grandes lignes, à délaissier les lignes accessoires. Il simplifie notre esprit en l'élevant.

Dans le domaine imaginaire il a donc soumis l'inspiration à ce que les hommes ont de commun entre eux et aussi à ces règles de synthèse qui conduisent à la grande clarté, et de logique qui font qu'harmonieusement un point du mouvement doit en préparer un autre.

Les méthodes cinématographiques qui concentrent les impressions ont habitué les esprits les plus rebelles à une sorte de rapidité que l'on retrouve dans la littérature et dans le théâtre actuels. Ceci pour arriver à cette constatation que ni la littérature ni le théâtre qui diluent les impressions et les inspirations n'ont influencé le cinéma mais au contraire ont subi son influence.

Ne pouvons-nous en déduire que, puisque la littérature et le théâtre, qui ont voulu s'incorporer et s'incorporent encore à l'idée visuelle ont dû se soumettre aux lois cinématographiques, c'est qu'ils ne sont pas faits pour collaborer avec nous ? Et, chose très curieuse, quand un metteur en scène est obligé de s'inspirer d'un roman ou d'une pièce de théâtre, il prend le plus souvent dans ce roman ou dans cette pièce la suggestion qui n'est pas matérialisée par les mots ou par les faits, et crée une œuvre nouvelle à côté de l'œuvre déjà créée.

Le cinéma, art de vision, comme la musique est art de l'ouïe, ne devait-il pas au contraire nous mener vers l'idée visuelle faite de mouvement et de vie, vers la conception d'un art de l'œil fait d'une inspiration sensible évoluant dans sa continuité et atteignant aussi bien que la musique la pensée et la sensibilité ?

Art fait de vérité et de nuances, d'où s'échappe l'impondérable ! Art qui n'a pas ses limites dans un morceau de glaise, dans une toile, dans des lignes arrêtées, dans des mots qui enferment la vie, dans l'étroit canal d'une phrase restreignant la sensation.

La musique seule peut évoquer cette impression que propose aussi le cinéma, et nous pouvons à la lumière des sensations qu'elle nous offre comprendre celles que le cinéma de l'avenir nous offrira. La musique n'a pas non plus de frontières précises ; ne peut-on en déduire, à la lumière des choses existantes, que l'idée visuelle, que le thème qui chante au cœur des cinéastes ressortit beaucoup plus à la technique musicale qu'à toute autre technique ou tout autre idéal ?

La musique qui donne cette sorte d'au-delà au sentiment humain, qui enregistre la multiplicité des états d'âme, joue avec les sons en mouvement comme nous, nous jouons avec les images en mouvement. Cela nous aide à comprendre ce qu'est l'idée visuelle, développement artistique d'une nouvelle forme de sensibilité.

Le film intégral que nous rêvons tous de composer, c'est une symphonie visuelle faite d'images rythmées et que seule la sensation d'un artiste coordonne et jette sur l'écran. Un musicien n'écrit pas toujours sous l'inspiration d'une histoire, mais le plus souvent sous l'inspiration d'une sensation.

Le Jardin sous la pluie de Debussy ou *Le Prélude de la goutte d'eau* de Chopin par exemple, sont des expressions d'une âme qui s'épanche, et réagit parmi les choses.

Il n'y a pas là d'histoire sauf celle d'une âme qui ressent et pense, et cependant notre sensibilité est atteinte. Le cœur du musicien chante dans les notes, qui, perçues à leur tour par des auditeurs, feront naître en eux l'émotion. De même la sensibilité du cinéaste peut s'exprimer par une superposition de lumière et de mouvement dont la vision émouvra l'âme du spectateur.

Le cinéma qui, comme Protée, prend tant de formes variées, peut aussi rester ce qu'il est aujourd'hui. La musique accompagne bien des drames ou des poèmes, mais la musique n'aurait jamais été la musique si elle s'était cantonnée à cette union des notes, des paroles et d'une action.

Il y a la symphonie, la musique pure. Pourquoi le cinéma, lui aussi, n'aurait-il pas sa symphonie ?

Ce n'est pas le personnage qui a le plus d'importance dans une scène, c'est la relativité des images entre elles et, comme dans tout art, ce n'est pas le fait extérieur qui intéresse vraiment, c'est l'émanation intérieure, vu à travers son état d'âme. N'est-ce pas là l'essence même du septième art ?

A l'heure actuelle l'inspiration du cinéaste est bridée.

Toute œuvre d'art est essentiellement personnelle. Or, les cinéastes n'ont malheureusement pas le droit de s'exprimer ; ils doivent mettre leur sensibilité au service d'œuvres déjà connues puisque le public n'admet, hélas, jusqu'à présent qu'une certaine forme de film.

Parmi les spectateurs, quelques-uns aiment en le cinéma ses possibilités futures. Ceux-là comprendront. Beaucoup d'autres aiment le cinéma dans son état actuel et c'est à ceux-là que je m'adresse surtout car c'est une erreur funeste de retenir prisonnier ce bel art d'avenir qui est bien plus grand que les pauvres petites histoires que nous lui faisons raconter.

Et j'aurai atteint mon but quand j'aurais redit : notre idéal dépasse de beaucoup nos réalisations, il faut nous aider à libérer le cinéma de ses entraves et créer le cinéma pur.

Source : Germaine Dulac, « L'essence du cinéma : l'idée visuelle », *Les Cahiers du mois*, n°16-17, 1925, p. 63-66 ; in Daniel Banda, José Moure, *Le Cinéma, l'art d'une civilisation. 1920-1960*, Paris, Flammarion, « Champs », 2011, p. 148-151.